

Inédits

La fuite d'Ojouli <i>François DEVENNE</i>	2
Saint-Louis blues <i>Pierre LEPIDI</i>	4
Le quotidien d'un méhariste à la fin des années 1920 <i>Lettre de René Génin à sa famille</i>	6

Extraits

Une vie errante et gratuite <i>Lettre de Rimbaud aux siens</i>	7
Expatriation : scènes de la vie courante <i>Pierre BIARNES</i>	8
Quelle « politique indigène » <i>Gaston JOSEPH</i>	10
« Unions africaines » <i>Albert NEBOUT</i>	12
Le Drame du Congo-Océan <i>Albert LONDRES</i>	14

La fuite d'Ojouli

Mombasa, notre ville sise sur le bord de l'océan Indien, regarde vers l'Orient. De là est venue la révélation du Prophète, de là arrivent nos bateaux chargés d'épices. Et les idées suivent, apportées par chaque mousson, elles échouent aux portes de nos maisons.

De tous les conteurs de Mombasa, Ojouli a été le plus grand. Les habitants de la ville gardent de lui un souvenir vivace et respectueux. Son mystérieux départ les a profondément chagrinés et certains se demandent encore pourquoi il nous a quittés.

Il n'était pourtant pas originaire de ma ville natale. Voyageur solitaire, il se présenta un jour aux portes de la cité, son sac alourdi par un paquet de terre dans laquelle germaient des graines d'iroko. Il voulait les planter dans un jardin de la ville. Il s'installerait à Mombasa et attendrait que les arbres poussent jusqu'à ce que les fruits rouges apparaissent. Alors il partirait. Évidemment on le prit pour un fou, d'autant que l'iroko n'a pas de fruits rouges. Toutefois les habitants de Mombasa le laissèrent réaliser son projet par hospitalité et curiosité. Ils ne le regrettèrent pas car Ojouli devint rapidement le meilleur conteur de tout Mombasa. Ojouli puisait ses idées dans son vécu qui ne lui avait épargné aucune des pénibles réalités du monde. Il était né dans un lointain village à l'intérieur du continent.

Des esclavagistes l'arrachèrent à son pays alors qu'il n'était qu'un enfant non initié. Prisonnier, il fit un long voyage jusqu'à la côte. De Malindi, il fut embarqué sur un boutre et quitta l'Afrique pour être vendu à Bagdad. Là, il vécut une vie misérable de portefaix sur les chantiers de la ville. Ojouli n'aimait pas les Arabes qui l'avaient fait souffrir. Ils le laissaient aller nu avec son sexe non circoncis afin de l'humilier. Même les femmes souriaient sur son passage. Ojouli portait les lourdes briques d'argile pour édifier les mosquées et les palais somptueux et pataugeait dans la boue des fosses d'où l'on extrayait la terre. Un jour il n'y tint plus. Il s'empara d'une serpette et se trancha le prépuce. Les Arabes lui donnèrent un pagne pour cacher son sexe boursoufflé par la blessure qui cicatrisait. S'il était toujours esclave, sa condition était moins mauvaise car, circoncis, il devenait un homme.

Les saisons et les années s'écoulèrent. Ojouli travaillait dans une carrière à quelques lieues de la ville et dormait avec les autres esclaves dans un campement adossé à une colline. Un vendredi, jour de repos, il aperçut un groupe d'oiseaux qui volaient dans sa direction. Ils ne tardèrent pas à se poser sur un arbre proche. C'était des passereaux ventrus au plumage d'un rouge vif. Un instant, ils voletèrent au-dessus d'Ojouli puis se posèrent un peu plus loin. Intrigué, l'esclave s'approcha et les oiseaux firent un bond. Ojouli les suivit. Ils s'envolèrent à nouveau. L'homme et les

oiseaux se déplacèrent ainsi jusqu'à s'enfoncer dans le taillis du bord de la colline, si bien qu'Ojouli disparut aux yeux des gardiens. Il ne s'en occupa guère, amusé par cette singulière poursuite : Il avançait et les oiseaux s'envolaient. Il prit conscience qu'il s'était fortement éloigné du campement et que les gardes pourraient penser qu'il s'échappait. L'idée lui parut ridicule. S'échapper pour aller où ? Mais il venait de la formuler et cette audace le rendit allègre et l'incita à continuer avec ses compagnons ailés. Il était déjà monté sur une colline au sommet de laquelle le grand fleuve dans la plaine apparut. Le Tigre sabrait l'étendue de terres, d'herbes et de bois d'une traînée d'eau boueuse. Ojouli oublia un instant les oiseaux et contempla les courbes du fleuve et ses eaux sombres. Le Tigre charriait vers la mer le limon des montagnes où il prenait sa source. Ojouli savait qu'en suivant le fleuve on atteignait le golfe Persique, puis l'océan. L'océan par où il était venu, pensa-t-il. L'océan par où tu partiras, lui répondit une voix intérieure. Il n'hésita pas, dégringola en courant la colline et marcha à vive allure. Il était libre. Cette fois, il s'échappait.

Il chemina la journée entière à travers des terres en labour entrecoupées de bois et de roselières où croussaient les eaux de la dernière crue. Il se serait perdu sans les oiseaux qui le guidèrent. Les jours passèrent, les marais s'effacèrent peu à peu, cédant la place à un paysage boisé puis aride. Ojouli comprit qu'il arriverait sous peu à Charax, le port du Golfe, lorsque les oiseaux disparurent. Il entra dans la ville deux jours plus tard et s'embarqua sur un boutre à destination de Mombasa.

François DEVENNE¹

Extrait de la nouvelle intitulée « Les Fruits rouges de Mombasa ».

¹. Sur cet auteur, voir dans ce même numéro l'article de Romuald-Blaise Fonkoua intitulé « La place actuelle de l'Afrique dans la littérature française ».

Saint-Louis blues

Journaliste sportif, Pierre Lepidi effectuait un reportage au Sénégal pour le quotidien Le Monde lors du mémorable match d'ouverture de la coupe du monde de football contre la France. Suite à ce premier voyage en Afrique, il nous livre ici son regard sur Saint-Louis.

Saint-Louis est quadrillée comme un plan romain, avec des artères principales tracées du nord au sud. Fondée sur des terres marécageuses en 1659 pour le compte de la compagnie du « Cap-Vert et du Sénégal », elle a connu une longue période de prospérité. D'abord simple comptoir commercial, son emplacement, à l'embouchure du fleuve, en a fait le point de départ de la colonisation agricole. Promue ensuite capitale de l'Afrique Occidentale Française (AOF), elle fut la première création urbaine en Afrique. Son déclin commercial a commencé au début du XX^e siècle. À deux reprises, la ville a été dépossédée de son statut de capitale. Elle a perdu celui de l'AOF en 1902, puis celui du Sénégal en 1958, soit deux ans avant l'indépendance du pays.

Lorsque Dakar, mieux située pour les échanges avec le reste de l'Afrique, lui a ravi le trône, Saint-Louis s'est lentement affaiblie économiquement. De la période faste, il ne reste aujourd'hui que des bâtiments blancs ou ocre, de belles demeures bourgeoises aux balcons en fer forgé et quelques fantômes. Au détour d'une ruelle, on les aperçoit d'ailleurs, recouvert d'un voile aux teintes vives. Dès que l'on s'approche, ils s'engouffrent furtivement dans les maisons. On les devine aussi, observant la rue, dissimulés derrière des persiennes.

Si le temps de la splendeur est révolu, le charme de la ville opère toujours. Ancien lieu de détente colonial, avec ses demeures à deux étages et son apparente nonchalance, Saint-Louis a des airs de Nouvelle-Orléans. Autre point commun avec la cité de Louisiane : le jazz. La ville organise chaque année en mai un festival prisé dans toute l'Afrique de l'Ouest.

La balade en calèche a commencé par la visite des quais, à l'est de la lagune, où il y a moins d'un siècle toutes sortes de marchandises étaient embarquées pour le commerce fluvial. Qu'elles soient bordelaises ou marseillaises, les maisons Maurel et Prom, au début du Quai Roume, ou Devès et Chaumet, à l'angle des rues Blaise Diagne et Paul Holle, ont fortement contribué à la notoriété de la ville. Nous avons ensuite rejoint le nord de l'île, en suivant le défilé d'arbres de l'avenue Jean Mermoz, si déserte et si calme. Rien ne semble pouvoir perturber la quiétude qui règne

autour de cette grande artère. À son extrémité, on a vu au loin la rangée d'arbres qui matérialise la frontière avec la Mauritanie. À proximité, des hommes déchargeaient une pirogue à voile alors que d'autres profitaient du souffle de l'harmattan pour filer vers le large.

Vers 11 heures, le soleil s'est mis à cogner. En descendant l'avenue Mermoz, à deux pas du consulat de France et du centre culturel français, des chèvres sont venues se réfugier à l'ombre de tamaris et de grands acacias. Pendant qu'elle épouillait sa fille sur le pas de sa porte, une femme assez forte m'a lancé un clin d'œil appuyé. Abdou a eu beau me jurer qu'il était pour lui, je ne l'ai pas cru.

Pierre LEPIDI (France)

*Extrait de « Reportages en Afrique (Sénégal-Mauritanie) »,
chap. II, pp. 12-13.*

Le quotidien d'un méhariste à la fin des années 1920

Nos chameaux sont répartis en troupeaux d'environ quatre vingt bêtes chacun. Chaque troupeau est gardé par quatre ou cinq bergers indigènes, et les bêtes rentrent le soir dans une espèce de parc qu'on aménage près du fortin, et qui est défendu par un petit poste. Dans la journée, les chameaux pâturent entre le fortin du peloton et un ou deux petits postes placés judicieusement. - Vous voyez que le service quotidien d'un peloton est déjà assez chargé. Je ne vous parle pas des chameaux qui se sauvent et qu'il faut rattraper en les suivant à la trace, des chameaux blessés ou malades qu'il faut soigner etc. etc. En somme les bêtes nous donnent bien plus de mal que les hommes et leur intérêt passe toujours avant le nôtre. Nous sommes payés de nos peines quand nous avons des montures en bon état capables de faire de grosses étapes sans manger ni boire. Bien souvent notre propre vie dépend de la résistance de nos montures.

Nous allons avoir prochainement à manger des dattes fraîches de la palmeraie d'Atar. Cela nous fera grand bien. J'espère qu'il y aura, malgré les gelées de printemps, de bons fruits à Vadelaincourt.

Au revoir mon cher papa, je vous embrasse bien fort.

René

*Lettre de René Génin à sa famille
(Atar, Mauritanie, 28 octobre 1927).
(Reproduite avec l'aimable autorisation de Madame Marie-Clotilde Jacquey.)*

Une vie errante et gratuite

Lettre de Rimbaud aux siens

Quatre ans avant sa mort, Arthur Rimbaud fait part à ses proches des difficultés accumulées par ses années d'aventures, de trafics et d'exploration en Abyssinie.

Les fatigues et les déboires subis n'empêcheront pas « l'homme aux semelles de vent »¹ de poursuivre, jusqu'aux derniers mois de son existence, son voyage en Afrique.

Le Caire, 23 août 1887.

Mes chers amis,

Mon voyage en Abyssinie s'est terminé. Je vous ai déjà expliqué comme quoi, mon associé étant mort, j'ai eu de grandes difficultés au Choa, à propos de sa succession, on m'a fait payer deux fois ses dettes, et j'ai eu une peine terrible à sauver ce que j'avais mis dans l'affaire ; si mon associé n'était pas mort j'aurais gagné une trentaine de mille francs ; tandis que je me retrouve avec les 15 mille que j'avais, après m'être fatigué d'une manière horrible pendant près de deux ans. Je n'ai pas de chance !

Je suis venu ici parce que les chaleurs étaient épouvantables cette année dans la mer Rouge, tout le temps 50 à 60 degrés ; et, me trouvant très affaibli après sept années de fatigues qu'on ne peut s'imaginer, et des privations les plus abominables, j'ai pensé que 2 ou 3 mois ici me remettraient, mais c'est encore des frais car je ne trouve rien à faire ici, et la vie est à l'européenne et assez chère.

Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins qui me fait damner ; j'en ai un autre dans la cuisse gauche qui me paralyse de temps à autre, une douleur articulaire dans le genou gauche, un rhumatisme (déjà ancien) dans l'épaule droite, j'ai les cheveux absolument gris, je me figure que mon existence périclité.

Figurez-vous comment on doit se porter après des exploits du genre des suivants : traversées de mer et voyages de terre à cheval, en barque, sans vêtements, sans vivres, sans eau, etc., etc.

Je suis excessivement fatigué, je n'ai pas d'emploi à présent, j'ai peur de perdre le peu que j'ai, figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture seize mille et quelques cents francs d'or, ça pèse une huitaine de kilos, et ça me flanque la dysenterie.

Pourtant, je ne puis aller en Europe, pour bien des raisons, d'abord, je mourrais en hiver, ensuite, je suis trop habitué à la vie errante et gratuite, enfin, je n'ai pas de position.

Je dois donc passer le reste de mes jours errant, dans les fatigues et les privations, avec l'unique perspective de mourir à la peine.

Je ne resterai pas longtemps ici : je n'ai pas d'emploi et tout est trop cher, par force, je devrai m'en retourner du côté du Soudan, de l'Abyssinie ou de l'Arabie. Peut-être irai-je à Zanzibar, d'où on peut faire de longs voyages en Afrique, et peut-être en Chine, au Japon, qui sait où ?

Enfin, envoyez-moi de vos nouvelles. Je vous souhaite paix et bonheur.

Bien à vous.

*Adresse : Arthur Rimbaud,
Poste restante, au Caire (Égypte).*

1. La formule est de Verlaine.

Expatriation : scènes de la vie courante à la fin des années 1950

Peut-on transplanter la Corrèze au Zambèze ? La vie aisée et tranquille des dernières années de la colonisation pour beaucoup d'expatriés peut faire illusion. Alors que de formidables mutations historiques se préparent...

La plupart des épouses travaillaient – d'ordinaire comme dactylos, caissières ou vendeuses –, et leurs gains, plutôt modestes cependant, suffisaient généralement à couvrir les dépenses courantes du ménage. La rémunération du mari (salaire, indemnité d'expatriement et gratifications de fin d'année, ou bien bénéfice net du magasin ou de l'atelier) pouvait être alors presque totalement économisée, hormis l'achat exceptionnel de quelques biens d'équipement non fournis par l'employeur, notamment d'une voiture quand on n'en avait pas une de fonction – ne fût-ce qu'une simple camionnette aux couleurs de la société dont on pouvait à la rigueur se contenter pour aller le dimanche à la chasse et même à la plage en famille.

La possession d'un boy-cuisinier et d'une blanchisseuse à mi-temps donnait cependant à ces braves gens, à la vie tout compte fait besogneuse, le sentiment d'avoir tout de même gravi quelques échelons dans la hiérarchie sociale. La maladresse, selon eux toujours avérée et incurable, de ce petit personnel engageable et renvoyable à merci alimentait du reste l'essentiel des conversations de ces dames entre elles (« Ah, ma chère, si vous saviez ce que m'a encore fait le mien aujourd'hui ! »). Même les maris, autour d'un verre, y allaient parfois de leurs petites histoires, toujours les mêmes, comme celle du boy surpris dans la cuisine alors qu'il avait gonflé ses joues à craquer de l'huile de la mayonnaise, qu'il faisait ensuite gicler très régulièrement de sa bouche en cul-de-poule, ou bien celle de cet autre qui, ayant mal interprété la consigne qu'on lui avait donnée, avait fait une entrée remarquée dans la salle à manger, un jour d'invitation, avec dans ses oreilles et dans ses trous de nez le persil dont il devait garnir la tête de veau...

On se recevait beaucoup et l'on mettait alors les petits plats dans les grands, avec, inévitablement, du veau, du fromage et de la salade de France, importés par avion, et, au dessert, un « balouba » ou un « nègre-en-chemise » – le succès était toujours assuré. On commençait au pastis et on finissait au whisky-soda.

Partout, d'autre part, les clubs s'étaient multipliés, et, le soir, on se retrouvait volontiers chez les Bretons ou chez les Corses, aux *Trois B* (Basques-Béarn-Bigorre) ou à *La Boule amicale*, autour, pour pas cher, d'un couscous ou d'un plat du pays natal. Des bals annuels, en tenues folkloriques obligatoires, y rassemblaient

beaucoup de monde et, jusqu'à très tard dans la nuit, on chantait en chœur *Ils ont des chapeaux ronds, Beu cieu de Pau ou L'Ajaccienne*.

Les célibataires, et bien des maris quand les femmes étaient parties en congés avant eux, couraient les boîtes de nuit et les bars à puttes : au quartier Mozart, à Douala ; à Treichville, à Abidjan, où les *two-two*, originaires de la Gold Coast voisine, étaient tarifées « *two shillings la secousse* » ; aux alentours du port de Dakar, où, comme la salade des diners en ville, les actrices passablement défraîchies du *Bodéga* et du *Pigalle* et les filles de *La Paillotte*, de *L'Imperator* ou de *La Vie en rose* étaient importées de France.

Quelques personnages pittoresques émergeaient du lot. Ainsi, à Dakar, le vieux père Martin, dans sa *Galerie de l'Empire* de l'avenue William Ponty (accessoires de pêche, farces et attrapes et cotillons) ; le « docteur Stylo » (personne ne connaissait exactement son nom), qui chaque samedi après-midi quittait sa minuscule papeterie de la rue Huart pour vendre, avec un bagou époustoufflant, de la « barbe à papa » dans l'avenue Albert Sarraut toute proche ; le photographe Labitte, de la rue Félix Faure, qui était de toutes les cérémonies officielles ; Robert Lattes qui, du fond de sa petite boutique de « souvenirs africains » près de la grand-poste, disputait la vraie croix de Lorraine à ses compagnons du RPF local qui l'avaient exclu ; le journaliste Maurice Voisin, dit « Petit Jules », qui, dans ses *Échos d'Afrique noire*, dénonçait démagogiquement à longueur d'années le laxisme de l'administration « vendue aux grosses sociétés », et « les trafics et les combines » des Libano Syriens, redoutables concurrents de tous ces petits commerçants européens ; ou bien encore, avenue William Ponty lui aussi, Rodas, le « charcutier de l'élite », comme le rappelait avec insistance sa publicité dans le *Paris-Dakar*.

Pierre BIARNÈS,

Les Français en Afrique noire. De Richelieu à Mitterrand,
Paris, Armand Colin, 1987, pp. 320-322.

Quelle « politique indigène » ?

Ce passage de Gaston Joseph se présente comme un véritable discours de la méthode d'une colonisation déjà engagée, après le discours de Brazzaville du Général de Gaulle, dans un processus qui, quinze ans plus tard, verra la fin du « voyage » colonial...

Nous, Français, appartenons à une race logique et, d'autre part, éminemment assimilatrice en ce sens que nous avons absorbé avec la plus grande facilité, par fusion de sang, de nombreux éléments européens, aussi bien germaniques que latins ou même slaves. De là, à construire – à notre image, bien entendu – un homme-type, à croire qu'il existe déjà au moins virtuellement dans tous les humains, à vouloir en tout cas qu'il naisse et à tendre à le réaliser, la pente est fatale. Or c'est là notre erreur. Car il n'est pas vrai et, bien plus, il n'est pas souhaitable que nous puissions assimiler à nous les différents peuples de Les sociétés indigènes ont été découvertes par nous avec les marques ethniques imprimées par des millénaires d'une existence antérieure dont nous ne savons à peu près rien. Les individus qui les composent ne parlent, ne pensent, ne vivent pas comme nous. Sur le plan moral, par exemple, sans doute est-il possible de retrouver en eux les éléments d'une conscience morale orientée vers un bien et contre un mal mais leurs échelles de valeurs sont si dissemblables de la nôtre qu'elles apparaissent dans certains cas l'inverse. Du point de vue intellectuel de même il est hors de doute que leur logique – ou ce qui leur en tient lieu – ne coïncide pas exactement avec la nôtre quand elle ne s'en écarte pas au point d'ignorer les principes mêmes sur lesquels se fonde notre plus élémentaire raison.

C'est là un état de fait qu'il serait vain de nier. Au contraire il faut le connaître et le bien connaître même et surtout si l'on prétend le modifier. Cette connaissance exige, dans chaque cas, l'étude approfondie des origines ethniques, de l'histoire, des dialectes, des croyances, du droit coutumier, des traditions, des techniques, des arts locaux. Il appartient à l'ethnographe et au sociologue, de concert avec les administrateurs et ceux qui collaborent avec eux, de poursuivre avec méthode des recherches difficiles dont les résultats doivent être soigneusement recoupés avant d'être tenus pour acquis.

Mais ce qu'il faut avant tout c'est que l'Européen fasse autant qu'il peut abstraction de lui-même. Il doit s'efforcer de dépouiller le Blanc. Pour agir efficacement sur d'autres, c'est-à-dire pour exercer sur eux autre chose qu'une contrainte extérieure et temporaire, il est nécessaire de se faire autre soi-même, en se mettant d'abord à l'école de ceux qu'on veut guider. Et cela est plus qu'une attitude intellectuelle mais une discipline de tout l'individu qui exige des qualités non seulement d'esprit mais de cœur. Car seule la sympathie – au sens le plus fort du terme – peut donner la clé des âmes et c'est dans les âmes qu'il faut agir.

Toute tendance assimilatrice procède d'une grande satisfaction de soi-même, assez naïve et assez vaniteuse en soi, si l'on y réfléchit bien. Certes, il est juste que nous ayons imposé aux coutumes locales, à l'aide de sanctions exemplaires, un minimum de moralité telle que nous la concevons car les pratiques réprouvées étaient directement contraires à l'élémentaire dignité de la personne humaine. N'oublions pas, toutefois, qu'à cet égard même, il sied de conserver une certaine modestie. L'esclavage a existé en France jusqu'au XVI^e siècle, outre-mer jusqu'au XX^e, et de cruelles épreuves judiciaires étaient courantes dans les pays européens il n'y a pas si longtemps encore.

Il faut prendre garde aussi à ne pas miner par une mesure, juste sans doute, mais inconsidérée, une organisation multiséculaire dont on reconnaît, par ailleurs, le prix. D'aucuns admettent bien, par exemple, l'impossibilité de modifier d'emblée le statut familial, en particulier la condition inférieure de la femme, parce qu'il résulte de préceptes religieux écrits, mais ils s'étonnent qu'en pays noir on tarde à prendre des mesures radicales contre la polygamie ou le mariage des fillettes impubères. Ceux-là ignorent que la coutume noire en la matière a des racines aussi profondes que le droit de djibr chez les musulmans et qu'elle revêt la même valeur. La famille est le fondement de la société indigène mais elle forme un tout : avant de toucher d'une manière quelconque à sa base il importe de reconnaître si tout l'édifice n'en sera pas ébranlé.

Au surplus, un texte ne suffit pas à donner un statut personnel à des gens. En octroyant la citoyenneté française aux natifs des quatre communes de plein exercice du Sénégal, la loi de 1916 n'a pas supprimé la polygamie, ni en droit ni en fait. Et à quelles absurdités n'aboutit-elle pas ! Qu'une femme soudanaise embarquée à Dakar accouche à Bordeaux, son enfant n'est pas citoyen français, mais il le serait si la naissance s'était produite au passage dans la grande cité sénégalaise ! [...]

Notre rôle – il ne faut pas se lasser de le redire – doit être essentiellement de guider et de hâter, dans la mesure où elle peut l'être, la progression des indigènes dans leur propre voie d'évolution. Nous leur apportons des moyens matériels, des méthodes, des exemples et surtout l'ordre et la paix. Il n'est pas possible que l'ambiance ainsi créée n'agisse pas activement dans le sens d'une maturation sociale. Autrement dit nous donnons – et cela que nous le veuillions ou non – à certaines virtualités latentes dans les collectivités indigènes la possibilité de se réaliser rapidement alors qu'elles n'y fussent peut-être jamais parvenues ou, en tout cas, beaucoup plus tard. Ceci pour le meilleur et pour le pire car notre influence peut s'exercer à des fins que nous ne voulons guère, que souvent nous ne soupçonnons pas.

C'est bien pour cela que notre tâche est délicate et qu'elle requiert cette connaissance approfondie, mieux : cette « sympathie » totale dont j'ai parlé un peu plus haut. C'est ce qui fait la difficulté et le passionnant intérêt de la véritable politique indigène, celle que pratiquent, je devrais dire que vivent, les coloniaux les mieux doués.

*Extrait de la préface de Gaston Joseph in H. Desanti,
Du Danhomé au Bénin-Niger,
Paris, Larose, 1945, pp. 8-11.*

« Unions africaines »

Dans cette lettre datée de décembre 1895 écrite à un ami d'enfance, Albert Nebout, administrateur colonial, relate ses expériences sentimentales africaines desquelles sortira, malgré les préjugés de l'époque, une union durable qui lui coûtera le poste de gouverneur général de Côte-d'Ivoire.

Je sais que tu t'intéresses à mes unions africaines, tout en me blâmant de m'exposer à de graves responsabilités. Je comprends tes craintes, mais que veux-tu, on ne peut résister à la nature et on ne peut d'autre part amener une Française dans ces pays si insalubres. Il faut donc se résigner aux unions locales. Avec les miliciens, les indigènes, je suis toujours le chef et si je parle, je ne peux ni bavarder, ni rire, encore moins jouer. Il n'en est pas de même avec la femme noire, qui peut procurer de bons moments de détente.

Ma femme Etien, enceinte, est allée à Touniané, et elle est morte en couches, il y a cinq mois. J'ai eu du chagrin, je t'assure, et j'ai éprouvé des remords de n'avoir pas témoigné plus d'affection à cette petite négresse, si sage.

Malgré les fréquents incidents que je te raconterai, je m'ennuyais seul dans ma grande case et je résolus de me remarier. Un jour de marché, je vis une toute jeune fille, extrêmement jolie, qui causait avec la femme d'un milicien. Elle se sauva quand elle se vit remarquée.

Elle habitait un village voisin et la femme du milicien, qui venait de ce village, se chargea de conclure le mariage. La petite, nommée Ago¹, fut bientôt amenée par ses parents, père et oncles, et l'union fut conclue. Tout ce monde ne semblait pas enthousiaste, mais parut donner la fillette de bonne volonté. Elle était impassible. Je dis à l'interprète Niangoran de l'emmener à quelques pas et de lui demander si vraiment elle consentait à rester avec moi : Niangoran revient et me dit avec assurance : « Mon Commandant, elle est très contente ».

Les cadeaux faits, la famille s'en alla, laissant la mariée avec une petite fillette, pour lui tenir compagnie. Elle fut installée dans une petite case-cuisine, avec les ustensiles nécessaires. Quand j'allai la voir, elle me sourit aimablement.

Le soir, elle m'accompagna dans ma chambre et comme je la prenais par la taille, elle m'entoura le cou de ses bras. Je m'aperçus alors qu'elle tremblait de tous ses membres, tout en souriant. En réalité, elle était tout à fait neuve et je n'insistai pas. Elle était si jolie que je me jurai de l'appivoiser et je me tins parole. Bientôt, elle eut confiance et se mit à jouer avec moi de bon cœur. Je fus patient, content d'avoir une petite compagne aussi gracieuse et ce ne fut que trois mois plus tard que, de son consentement, elle devint réellement ma femme.

1. Ago se trouve être une cousine du futur président de Côte-d'Ivoire, Félix Houphouët-Boigny.

Le lendemain, elle me demanda un peu de toutes les perles du magasin et en composa un collier. Elle vint vers moi, le collier au cou et touchant une perle, commença ainsi : « Celle-ci dit : « J'eus grand peur quand le Commandant me fit venir », celle-là dit « que le Blanc ne me fit aucun mal ». Successivement, les perles racontèrent les incidents de son séjour au poste, puis enfin la dernière : « Celle-ci dit que cette nuit, je fus réellement la femme du Commandant. » Elle esquaissa un pas de danse et s'en alla raconter son histoire aux femmes des interprètes et des miliciens. Dans la journée, ces dernières vinrent m'apporter leurs félicitations.

Il n'y a pas bien longtemps que j'appris d'Ago comment fut conclu le mariage. Lorsque Niangoran alla à Guiguéwi, la petite se mit à pleurer et les parents refusèrent. Mais le brave interprète plein de zèle, leur fit de telles menaces, qu'ils se crurent obligés d'accepter. Lorsqu'à ma demande, Niangoran prit la petite à part, il ne lui demanda pas son avis, se contentant de lui dire froidement que je tuerais son père si elle faisait mauvais visage. De là, les sourires de la pauvrete.

Tout cela est oublié et elle est heureuse maintenant ; elle passe près de moi les heures de la sieste, à bavarder sans cesse et je parle maintenant assez bien la langue du Baoulé.

Les femmes de mes gens, toutes du pays, viennent aussi me voir fréquemment ; les miliciens pourtant fort jaloux, n'y voient aucun mal, car ils savent parfaitement ma correction absolue ; j'ajouterai que par contre aucun garde ne cherche à séduire ma femme.

Albert NEBOUT,

Passions africaines

Genève (Suisse), éditions Eboris, 1995, pp. 189-192.

Le Drame du Congo-Océan

*Le livre-reportage d'Albert Londres, **Terre d'ébène**, a suscité, avant même sa parution en 1929, de violentes polémiques. Le passage qui suit permet, comme bien d'autres, d'en comprendre les raisons...*

Aujourd'hui il faut parler. La France a le droit de savoir. Un drame se joue ici. Il a pour titre *Congo-Océan*.

Après des années d'un long sommeil, l'Afrique Équatoriale française entendit un homme lui crier : « Debout ! » Cet homme s'appelait Victor Augagneur. Ayant constaté que notre empire se mourait, étouffé, le consul décida de trancher la gorge de l'Afrique, de Brazzaville à Pointe-Noire, pour lui passer le chemin de fer libérateur.

M. Victor Augagneur n'eut que le temps de dire et non celui d'agir. Il revint en France.

M. Antonetti lui succéda. Le nouveau consul ausculta le malade. Ayant jugé l'intervention indispensable, il releva ses manches et commença.

De quelle sorte d'homme était M. Antonetti ? De la meilleure. Vif d'intelligence, rapide en décisions, stimulé et non pas écrasé par la grandeur d'une tâche. Il arrivait précédé et suivi de sa réussite en Côte d'Ivoire où, bâtisseur d'Abidjan, perceur de forêts, il avait, contre la nature, ouvert un pays à l'activité des Blancs. Pour réveiller le palais de la Belle au bois dormant, pouvait-on choisir plus fringant chevalier ? Je ne dis pas cela pour faire plaisir à M. Antonetti. Le plus grand plaisir qu'on lui pourrait faire serait de le laisser en paix. Mais son cas illustre le drame. On va le voir. [...]

J'ai vu construire des chemins de fer ; on rencontrait du matériel sur les chantiers. Ici, que du nègre ! Le nègre remplaçait la machine, le camion, la grue ; pourquoi pas l'explosif aussi ?

Pour porter les barils de ciment de cent trois kilos « les Batignolles » n'avaient pour tout matériel qu'un bâton et la tête de deux nègres ! Cependant, j'ai découvert sur ces chantiers modernes d'importants instruments : le marteau et la barre à mine, par exemple. Dans le Mayombe, nous perçons les tunnels avec *un* marteau et *une* barre à mine !

Épuisés, maltraités par les *capitas*, loin de toute surveillance européenne (Monsieur le ministre des Colonies, j'ai pris à votre intention quelques photographies, vous ne les trouverez pas dans les films de propagande), blessés, amaigris, désolés, les nègres mouraient en masse.

Au Moyen-Logone, au Moyen-Chari, au Dar-el-Koutti, dans la Haute-Kato, au Bas-Bomou, dans les régions du Gribingui, d'Ouaka, d'Ouham, dans la Haute-Sanga, dans le Bas-Bangui, dans la N'Goko Sanga, de l'Oubangui au Pool, maris, frères, fils, ne revenaient pas.

C'était la grande fonte des nègres !

Les huit mille hommes promis aux « Batignolles » ne furent bientôt plus que cinq mille, puis quatre mille, puis deux mille. Puis dix-sept cents ! Il fallut remplacer les morts, recruter derechef. À ce moment, que se passa-t-il ?

Ceci : dès qu'un Blanc se mettait en route, un même cri se répandait : « *La machine !* » Tous les nègres savaient que le Blanc venait chercher des hommes pour le chemin de fer ; ils fuyaient. « Vous-mêmes, disaient-ils à nos missionnaires, vous nous avez appris qu'il ne fallait pas nous suicider. Or aller à la machine c'est courir à la mort. » Ils gagnaient les bois, les bords du Tchad, le Congo belge, l'Angola. Là où jadis habitaient des hommes, nos recruteurs ne trouvaient plus que des chimpanzés. Pour l'honneur de la race humaine, pouvait-on construire *Le Congo-Océan* avec des chimpanzés ? Nous nous mettions à la poursuite des fugitifs. Nos tirailleurs les attrapaient au vol, au lasso, comme ils pouvaient ! Ils les canguaient ! ainsi que l'on dit ici. On en arriva aux représailles. Des villages entiers furent *punis*. Quelques-uns cependant échappèrent à ces rigueurs, des commandants blancs de ces régions ayant épousé la cause de ces Noirs contre les Blancs de Brazzaville ! Une autre fois, un chef noir se perdit plutôt que d'obéir à l'ordre de recruter pour la *machine*. Enfin, pour masquer le dépeuplement, on parla de rectifier la frontière de l'Oubangui-Chari !

Le matériel humain recruté dans ces conditions n'était plus de première qualité. Comme les moyens de transport et de ravitaillement n'avaient pas été améliorés, le déchet augmenta. Les chalands auraient pu s'appeler des corbillards et les chantiers des fosses communes. Le détachement de Gribingui perdait soixante-quinze pour cent de son effectif. Celui de la Likouala-Mossaka, comprenant mille deux cent cinquante hommes, n'en vit revenir que quatre cent vingt-neuf. D'Ouessou, sur la Sanga, cent soixante-quatorze hommes furent mis en route. Quatre-vingts arrivèrent à Brazzaville, soixante-neuf sur le chantier. Trois mois après, il en restait trente-six.

Pour les autres convois, la mortalité était dans ces proportions.

« Il faut accepter le sacrifice de six à huit mille hommes, disait M. Antonetti, ou renoncer au chemin de fer. »

Le sacrifice fut plus considérable.

À ce jour, cependant, il ne dépasse pas dix-sept mille. Et il ne nous reste plus que trois cents kilomètres de voie ferrée à construire !

Albert LONDRES,

Terre d'Ébène,

Paris, *Le Serpent à plumes*, 1998, pp. 240-248 (coll. *Motifs*)

(Première parution : Paris, Albin Michel, 1929).